

11 LES VOIX DU BROUILLARD

Du haut de son balcon ombragé, il fume une cigarette. Son regard paraît se perdre dans le spectacle de la rue agitée et s'élever imperceptiblement vers le bleu pur du ciel, et retomber sur la terre. Farshid aime s'étourdir des bruits de la rue et se plonger dans le bain de la capitale.

En cette fin d'après-midi la circulation est dense. Sur le trottoir, des gamines jouent à la marelle, à côté du grand citronnier ; des chiens sans laisse errent sur la chaussée où circulent à toute allure des mobylettes pétaradantes pour livrer les pizzas commandées ; des mères de famille bavardent en jetant de temps en temps un œil sur leur progéniture pendant que les clients de Luigi dégustent une boisson rafraîchissante sur la grande terrasse.

Il a appris à reconnaître les gens, certains voisins ainsi que les clients de Luigi. Des ouvriers, des petites gens, mais aussi des étudiants de l'institut de langues et les employés du théâtre de marionnettes. Quelques touristes s'accordent une pause chez le cafetier avant de poursuivre leur périple dans la capitale.

Il s'assied maintenant et griffonne quelques mots dans son journal intime en sirotant son café. C'est l'heure de l'introspection hebdomadaire, une activité importante pour faire le point, un besoin de recul pour mieux avancer dans la vie, mais aussi pour se

remettre en question ou, comme aujourd'hui, décrire ses états d'âme. Il aime s'asseoir, muni de son cahier, et s'accorder quelques minutes d'envolée et d'échappatoire durant lesquelles il raconte à lui seul, dans le plus grand secret, des mots et des phrases qui semblent colorer les facettes de sa vie.

Depuis quelques jours, le jeune homme n'est plus sorti. La crainte d'une éventuelle rencontre avec Gabriella et Toni l'a terrassé chez lui. Les mots de ce dernier lui trottent dans la tête nuit et jour. Il s'emploie maintenant à cerner la personnalité complexe et inquiétante de Toni. Celui-ci est le premier Européen avec qui il s'est lié d'amitié. Famille, honneur, viol, déshonneur, que cela signifie-t-il pour lui, Iranien ? Lui, qui a fui la violence conjugale, la drogue, le régime islamique, a d'autres priorités. Le viol de Patrizia le laisse presque indifférent. L'urgence ne concerne certainement pas l'avenir de cette fille mais le sien, qui plus est, celui de sa patrie.

Toni se prend trop au sérieux, il ne connaît rien des réalités de l'existence, et des fourvoiements dans lesquels nous plongeons parfois les événements ; et pourtant, que font ces armes chez lui ? D'où viennent-elles ? Il n'a pas osé formuler cette question. Malgré son hospitalité apparente, Toni est un être qui privilégie la discrétion en société.

D'ailleurs, il ne lui a jamais posé de questions embarrassantes. Non, c'est lui qui s'est livré corps et âme, sans songer une seule seconde que le mutisme est souvent plus recommandable. Pour la première fois, il prend conscience qu'il ne connaît pas vraiment Toni. Ni même sa profession, il l'a pris pour un fils de riches, tout simplement. De quoi vit donc Toni ? De la vente d'armes ? A-t-il un lien direct avec la mafia ? Comment lui faire comprendre que la mort du dentiste ne résoudra pas ses problèmes ? Ce type pourrait assumer une partie de sa responsabilité et payer pour le gosse, non ?

Jusqu'à présent, le jeune Italien était un ami. Du moins, Farshid le pensait. Comme tous les craintifs qu'éblouit l'apparence de la force et qui, par l'attraction éternelle des contrastes, vont fatalement vers les caractères trempés, plus violents, le pauvre Farshid s'est laissé séduire par un homme aux allures conquérantes, sans y démêler ce qu'elles cachent d'effronterie. Son aveuglement l'a malmené. Pourtant leur amitié avait bien commencé. Grâce à Toni, il a découvert Palerme et d'autres régions. Les deux jeunes hommes ont fait plusieurs excursions en passant par Catania et Taormina avant de célébrer la fête de la pistache à Bronte. Là-bas, il a découvert la pistache sous toutes ses formes, il n'aurait jamais crû qu'on décorait des plats, des sacs, des chars avec des pistaches.

Certes, Toni a été très gentil avec lui, mais ne veut-il pas simplement abuser de sa naïveté pour l'inciter à commettre un acte criminel ? Veut-il se servir de lui ?

Farshid a beau réfléchir aux principes de moralité et d'honneur, une vie est une vie. Même si une vie ne vaut rien, comme le pense Toni, rien n'est, malgré tout, plus précieux qu'une vie, même qu'une vie médiocre et banale. Il a beau ressasser les paroles de Toni, il ne tuera pas. Lui, il veut sauver le monde, devenir médecin, architecte ou régisseur. Il a tourné le dos aux années noires passées dans son pays et envisage un avenir correspondant à ses aspirations. Sa destinée est autre.

Quant à Gabriella, sa voisine frivole, que cherche-t-elle ? Seulement du plaisir ou bien une relation sentimentale pour laquelle il n'est pas préparé ? Il sait seulement qu'il est venu en Europe pour étudier et travailler. Pas question de mariage et d'enfants pour le moment. La vie conjugale de ses parents l'en a dissuadé. Il n'est pas venu en Europe, non plus, pour être le jouet d'horribles manigances et faire face à d'autres problèmes. Il doit réussir, il n'est plus sous l'emprise de la drogue, il a désormais sa

vie entre ses mains. Azita l'a laissé tomber comme une vieille chaussette, il en fera de même avec Toni. Il vaut mieux l'éviter en ce moment.

Fort de cette décision, il se lève, referme le cahier pour se préparer une salade de tomates qu'il mange sur son balcon puis quitte son studio pour acheter un paquet de cigarettes à la supérette du coin. Alors qu'il règle son achat, le caissier lui tend une enveloppe. De la part de Toni, lui dit-il. Surpris, Farshid plante son regard dans celui du bonhomme et se saisit de la feuille. Sans en connaître la raison, il se met à trembler. En proie à des spasmes douloureux au ventre, il presse le pas pour rejoindre ses pénates où il se soulage rapidement dans les toilettes. Puis, d'un geste nerveux, il déplie la petite feuille de l'enveloppe. *Farshid, je t'attends chez moi samedi pour le déjeuner à treize heures. Sois présent, mon ami, sinon...* Signé Toni Rovetta.

L'Iranien lit et relit les deux phrases. Aucun mot d'affection. La dernière attire particulièrement son attention. Le mot *sinon* laissé en suspens l'inquiète, et plus nerveux que jamais, Farshid allume une cigarette. Qu'attend-on de lui en l'invitant ? De l'inciter à liquider Fabrizio Martinelli ? Serait-il menacé ? Son refus de participer à la vie criminelle de Toni revêt peut-être des allures de trahison, pour laquelle, il pourrait y payer le prix fort et mettre tout bonnement sa vie en jeu. Selon Toni, la vie ne vaut rien. Sauf que la sienne vient justement de commencer sur cette île.

Alors autant faire profil bas et accepter l'invitation, mais il lui faudra ruser avec *l'ennemi*. Il se rendra samedi chez Toni et simulera un état de faiblesse à table pour que cet homme, qu'il croyait être un ami, le laisse tranquille. Puis, il rentrera chez lui. S'il le faut, il ira à l'hôpital. Pour l'heure, le jeune Iranien fume une dernière cigarette et va se coucher.

Samedi midi. L'air épais de la salle à manger plongée dans l'obscurité l'étouffe ; le silence frissonnant, les sueurs jaunâtres de la lampe le pénètrent d'un vague effroi, d'une angoisse inexprimable. Tous les visages impassibles le scrutent, cherchant un signe révélateur dans l'expression de ses yeux. Farshid, décontenancé, a du mal à avaler les pâtes. Le père de Toni, un homme mince d'un certain âge au visage émacié, porte un costume sombre. Le regard rivé dans son assiette, il mange silencieusement. Son épouse à l'air austère, tout de noir vêtue, sert la famille en silence.

Pendant quelques secondes, Farshid fixe le visage blafard de Toni, mais effrayé par cette vision, détourne la tête pour planter son regard dans celui du chat noir. Assis en haut d'une commode près de la télévision, les yeux verts de Benetto l'observent bizarrement. Seule, Patrizia, une jolie jeune femme blonde au teint de porcelaine, vêtue d'un corsage en dentelle sur une jupe noire, observe Farshid d'un air bienveillant. Maria, la sœur plus âgée, est restée debout devant la porte.

Brusquement, le jeune homme se lève d'un bond, se rue sur Maria, la bouscule pour quitter ce lieu hostile. Un garde du corps, petit et râblé, le mitraille à l'entrée de l'appartement. Le jeune Iranien crie, pleure. Le sang gicle sur le tapis du couloir.

À la porte d'entrée, on sonne. Quelqu'un. Une voix féminine... « Bonjour, Farshid, ça va ? Ouvre-moi, s'il te plaît ! ». Gabriella ? Elle aussi, elle est là ? Elle fait partie du complot ?

Les cheveux ébouriffés, il saute du lit, l'air malade. Il ouvre la porte, Gabriella apparaît devant ses yeux en petite tenue. Que se passe-t-il ? Un cauchemar, lui dit-il, puis se précipite sur ses cigarettes après lui avoir claqué la porte au nez. Il l'a échappé belle.

Ce n'est qu'un maudit cauchemar. Un terrible mal de tête l'oblige subitement à avaler un comprimé et prendre l'air frais sur le balcon, en semant à la ronde des regards furtifs à droite, à gauche, l'air méfiant. Il se fait un café puis retourne au balcon et, à sa grande surprise, il voit une grande voiture noire aux vitres teintées s'arrêter devant son immeuble. Deux hommes chauves en costume sombre, descendent du véhicule, faisant mine d'aller à la supérette, mais se dirigeant vers son immeuble. Affolé, il quitte le balcon et va au lit. Il se cache sous les draps. Les minutes passent. Silence total. Rien. Seulement les battements de son cœur et les maux de tête.

Ce n'est qu'en début d'après-midi qu'il se lève pour déjeuner. Il n'a pas faim et se contente d'une petite madeleine au citron. Il se sert du thé et boit aussi un verre d'eau. L'estomac plein, il se sent enfin mieux et plus serein. Personne n'est venu le déranger. Tout est calme dans l'immeuble.

Il lui vient alors l'idée de sortir, de prendre le taureau par les cornes, et de ne plus se cacher. Vivre avec la peur au ventre n'a pas de sens. C'est plus aliénant que de faire face au danger. Il éprouve un besoin intense de respirer l'air marin et de nager. Regarder les vagues, le sable, le nez en l'air, oublier les tourments existentiels et la menace de la lettre.

Il cherche un maillot de bain dans ses affaires et sort du studio. Il marche trois cents mètres avant de rejoindre l'avenue de Roma. De là, il poursuit son chemin dans les rues baignées par le souffle de la mer pour prendre le bus qui le mène à la plage de Mondello. Il admire la beauté des lieux, court en direction de l'eau limpide accueillante. Parmi les baigneurs, des touristes et des habitants de la ville profitent de la chaleur de ce mois d'octobre.

Il nage au loin pour être seul avec les éléments et avoir la sensation délicieuse de faire corps avec la mer, le ciel et le soleil,